

# Le discours de la douleur de l'exil dans *Adieu, vive clarté...* de Jorge Semprun

Norma RIBELLES HELLÍN

C.U.Estema. Universidad Miguel Hernández  
nrivelles@estema.es

## RÉSUMÉ

Dans cet article nous avons analysé le discours de la mémoire de l'exil de Jorge Semprun dans le récit de son séjour à Paris. Nous allons montrer qu'il s'agit d'un discours mélancolique et douloureux à cause de l'arrachement violent de son pays et de la vie familiale, suite au déclenchement de la guerre civile de 1936. Mais c'est aussi le discours du début d'une nouvelle vie et de la découverte et l'appropriation d'une nouvelle langue, le discours de l'initiation et l'entrée dans l'âge adulte. Ce passage se fait à travers les différents ouvrages de la littérature française, notamment ceux de Baudelaire à qui il emprunte le titre du roman, qui contribuent, avec les événements historiques, à former la personnalité fascinante d'un romancier et philosophe politiquement engagé.

**Mots clés:** exil, guerre d'Espagne, spleen, initiation

## El discurso del dolor del exilio en *Adieu, vive clarté...* de Jorge Semprún

## RESUMEN

En este artículo hemos analizado el discurso de la memoria del exilio de Jorge Semprún en la narración de su estancia en París. Vamos a mostrar que se trata de un discurso melancólico y doloroso por la separación violenta de su país y de la vida familiar causada por el estallido de la guerra civil en 1936. Pero es también el discurso del inicio de una nueva vida y del descubrimiento y la apropiación de una nueva lengua, el discurso de la iniciación y de la entrada en la edad adulta. Esta transición se produce a través de diferentes obras de la literatura francesa, especialmente de Baudelaire, a quien debe el título de la novela, que contribuyen, junto con los importantes acontecimientos históricos, a formar la fascinante personalidad de un novelista y filósofo políticamente comprometido.

**Palabras clave:** exilio, guerra de España, *spleen*, iniciación

## The discourse of the painful exile in Jorge Semprún's *Adieu, vive clarté...*

## ABSTRACT

In this article we analysed the discourse of the Jorge Semprún's memory of exile in his narration of his stay in Paris. We will show that it is a melancholy and painful discourse because of the separation from his country and his family life, due to the civil war outbreak in 1936. But it is also the discourse

of the beginning of a new life and the discovery and the appropriation of a new language, the discourse of the initiation into the adult age through different works of the French literature, specially Baudelaire's –he borrows from the French poet the title of the book– as well as the important historical events create the fascinating personality of the writer and philosopher engaged in politics.

**Key words:** exile, civil war in Spain, *spleen*, initiation

Né à Madrid en 1923, Jorge Semprun partage sa vie et ses engagements entre la France et l'Espagne, entre la politique et la littérature. Issu d'une famille espagnole aristocratique et de gauche, il a hérité de son père, José María Semprún Gurrea, avocat, professeur de philosophie du droit dans l'université à Madrid, fondateur de la revue *Cruz y Raya* ainsi que correspondant de la revue *Esprit* d'Emmanuel Mounier, la curiosité de tout, l'engagement politique, le goût de l'écriture.

“J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans”: ce vers de Baudelaire, dont nous allons parler par la suite et qui donne le titre au premier chapitre d'*Adieu, vive clarté...*, s'accorde parfaitement à sa vie et à sa personnalité: il a eu, comme les chats, sept vies (et même plus!): exilé, résistant, militant communiste pendant le franquisme, romancier, scénariste, traducteur, ministre espagnol de la Culture, juré du prix Goncourt... Ces multiples existences se distribuent entre l'Espagne, son pays natal qui le voit émigrer avec sa famille lorsque les troupes franquistes occupent Madrid, et la France, son pays d'adoption, où il se trouve asilé et où, adolescent, se réfugie dans une langue qui se montre à lui ouverte et universelle.

En effet, *Adieu, vive clarté...* est le récit de *l'exil adolescent*. Semprun rallume le souvenir de sa mère, morte alors qu'il n'avait que huit ans, qui lui promettait qu'il deviendrait *écrivain ou président de la République*: mais *Il avait choisi, ce serait les mots* (Fottorino, 2001): il a bien publié une quinzaine de romans; il n'a pas été le président de la république (la France étant son pays d'adoption, l'Espagne redevenue une monarchie), mais il a participé activement à la vie politique, d'abord avec son fort engagement et sa lutte clandestine avec le parti communiste, quelques années plus tard, moins violent et plus reposé, faisant partie du premier gouvernement socialiste espagnol, présidé par Felipe González. Il a été Ministre de la culture de 1988 à 1991, date à laquelle il quitta définitivement la vie politique (et l'Espagne) pour s'installer à Paris et pour se consacrer à l'écriture.

Semprun ravive donc dans cette oeuvre le tendre souvenir de sa mère, Susana Maura Gamazo, fille d'Antonio Maura, remarquable homme politique de la République espagnole qui précéda la guerre civile. L'écrivain se force de cultiver ce souvenir *pour la retrouver, pour essayer de voir ce visage qui ne cesse de s'estomper, de se brouiller, pour l'arracher à l'oubli...* (Semprun, 2003: 45). Le mère représente les tendres souvenirs du bonheur de la vie de la famille avant l'exil, dans la villa des vacances à Santander. Semprun montre la capacité de se submerger dans les trous de la mémoire, à travers une sensation, au plus typique style proustien:

*La grande villa blanche, aux proportions classiques, n'avait devant elle, sur sa façade principale, donnant sur le Plein 1813, qu'un étroit espace gazonné, planté de magnolias.*

*(Je dis ce nom d'arbre comme on savoure un fruit, se souvient d'un nuage, d'une eau de source, ou contemple un coucher de soleil sur l'océan. Magnolia: cherchez la trace de cette blancheur effervescente dans les cendres de ma mémoire)* (Semprun, 2003: 29)

Il sent la nostalgie des meilleurs moments de la journée, ceux dans lesquels, chaque membre, enfant ou parents, libéré de son travail quotidien, se réunissait avec le reste de la famille, comme une *habitude établie, presque un rite* (Semprun, 2003: 29), dans la grande salle, et au feu de la cheminée, prenait *connaissance des dernières nouvelles de notre guerre* (Semprun, 2003: 30). C'est dans cette salle qu'il apprenait chaque jour les événements inquiétants de son pays et qu'il se prit la décision d'un départ imminent.

L'appartement de Madrid, l'autre logement de la famille, garde aussi de tristes souvenirs de sa mère. L'enfant profitait des moments sans surveillance pour pénétrer dans la chambre à coucher des parents, mystérieuse et attrayante. Il ouvrait les portes de l'armoire du linge et des vêtements maternels *pour y enfouir mon visage, pour respirer l'odeur intime et troublante qui s'en échappait* (Semprun, 2003:48). C'est aussi dans cet appartement que, à l'âge de huit ans, il attendait éveillé le retour de ses parents après leur soirée en ville, dans l'espoir enfantin que rien ne pouvait lui arriver s'ils étaient près de lui. Remarquons ici aussi le clin d'œil à Proust:

*Je me suis longtemps couché de bonne heure mais je ne m'endormais jamais tout de suite. Mes parents sortaient tous les soirs et je ne pouvais pas m'endormir avant qu'ils ne soient rentrés* (Semprun, 2003: 51).

Mais la même chambre jadis objet de désir devint interdite après la mort de sa mère:

*...je passais devant la porte de la chambre de ma mère Sa chambre conjugale et mortuaire En tremblant je passais plusieurs fois par jour devant cette porte close sur les secrets de la mort Sur l'intolérable secret de la mort La porte close perpétuait le secret mémorable de la mort Le souvenir de la longue agonie de ma mère* (Semprun, 2003: 51)<sup>1</sup>.

Le père remarié avec la gouvernante suisse, que le garçon n'apprécie pas, la vie de famille se bouleversa: c'est déjà un signe visible de l'été qui arrive à sa fin et de l'automne qui s'approche à pas de géant...

C'est aussi dans la salle allumée par le feu de bois dont nous avons déjà parlé que le jeune Semprun s'initia au plaisir de la poésie avec les vers d'Antonio Machado, ce soir de février où on apprit sa mort à Collioure. Sa vertu n'était pas seulement... *la concision transparente de sa langue, naturellement classique, d'une*

---

<sup>1</sup> Notons que ces deux derniers passages, en italique et sans ponctuation dans l'œuvre originale, transcrivent, à notre avis, les pensées encore plus intimes de l'écrivain. Semprun l'explique en disant qu'il fait la transcription de l'enregistrement d'un interview pour une journaliste allemande, en 1981 (Semprun, 2003: 52).

*musicalité mystérieuse dans sa simplicité* (Semprun, 2003: 35), mais aussi son engagement politique, *parce que tout au long d'une époque de troubles et de crises sociales, le poète castillan avait maintenu une attitude, discrète mais résolue, d'engagement spirituel, de parti pris civique* (Semprun, 2003: 35). De plus, il avait su se tenir à l'écart des tendances de rupture et d'expérimentation représentées par la génération dite de 1927, caractérisée par *l'audace, la richesse et l'insolence créative* (Semprun, 2003: 35) et en même temps devenir le maître de poètes réputés comme Lorca, Cernuda, Alberti, Alonso, Diego, Guillén, Salinas, etc. Machado eut même le mérite d'anticiper dans ses vers le destin qui s'acharnait sur le jeune Semprun: *Y cuando llegue el día del último viaje, / y esté al partir la nave que nunca ha de tornar, / me encontraré a bordo ligero de equipaje, / casi desnudo, como los hijos de la mar* (in Semprun, 2003: 37).

Mais la toute première rencontre avec la langue française se fit avec Victor Hugo, grâce à un devoir de ses sœurs aînées Maribel et Susana. Et elle ne fut pas, par ailleurs, plaisante. Les étudiantes avaient comme tâche le commentaire d'un poème dans lequel Hugo décrivait un soldat blessé espagnol comme *une espèce de Maure* et qualifiait l'espagnole d'*armée en déroute* (Semprun, 2003: 63). Ces vers produisirent dans le sein de la famille une telle indignation que les sœurs se mirent à rédiger un commentaire *vengeur et patriotique* (Semprun, 2003: 63). Le jeune Semprun, lui, garda toujours dans sa mémoire et son cœur ce qualificatif d'*armée en déroute*, qui malheureusement, devint si juste par la suite des événements.

Le livre met donc aussi en scène la vraie découverte et *l'appropriation de la langue française*, après ce futile épisode des vers de Hugo.

*J'ai choisi le français en 1939 parce que je le parlais beaucoup plus mal que je ne l'écrivais* -explique-t-il à Daniel Bermond. *J'avais obtenu un 18 sur 20 à ma première dissertation en classe à Henri-IV, mais, une fois sorti de l'internat, j'avais toutes les peines du monde à communiquer* (Bermond, 1996). En effet, il raconte l'épisode douloureux avec une boulangère, qui n'ayant pas compris sa demande d'un croissant *infectiva à travers [lui] les étrangers, les Espagnols en particulier, rouges de surcroît, qui envahissaient pour lors la France et qui ne savaient même pas s'exprimer* (Semprun, 2003: 66). Ce discours le fit prendre la détermination de faire tous les efforts pour améliorer sa prononciation et son accent, les points faibles de sa compétence en langue française. *J'ai donc décidé, conclue-t-il, que plus personne ne devinerait, à m'entendre, que je ne suis pas français. Ma qualité d'étranger serait en quelque sorte une vertu intérieure* (Bermond, 1996).

Semprun adolescent entreprit alors la lecture des romanciers français, encouragé et conseillé par un copain du lycée, Armand J., *le khâgneux érudit et bourru* (Semprun, 2003: 91), qui l'avait pris sous sa tutelle. Et il commença par *Paludes*, un récit gidien étrange et singulier où l'auteur montre un monde littéraire bien fade et hypocrite. Et c'est pourtant, cette "sotie", selon l'opinion de quelques critiques, qui introduisit l'adolescent dans la langue et la littérature française et il en devint fasciné: *L'essence de Paludes, en revanche, est dans sa langue, avoue-t-il. On ne peut concevoir Paludes dans aucune autre langue que le français* (Semprun, 2003: 131). D'autres livres, lus aussi dans la même époque du lycée, lui montrèrent les bases et les structures de la langue française, qui la font unique et distincte de la

langue maternelle et d'autres aussi connues (l'allemand et le latin): ces romans *...ont été écrits en français, certes, et dans cette langue s'incarne le contenu matériel et idéal que constitue l'œuvre, bien entendu. Mais l'essence du Sang noir ou de La condition humaine ne se dissoudrait pas dans le néant si on appréhendait ces romans dans une autre langue* (Semprun, 2003: 131).

De plus, la lecture de Malraux, animée aussi par son tuteur, éveilla en lui l'idéologie politique:

*Si je n'avais pas lu le premier [roman, à savoir *La condition humaine*], je ne serais pas devenu communiste. (...) Et si je n'avais pas lu *L'espoir*, d'un autre côté, je n'aurais pas conservé, à l'intérieur de ma façon violente d'être communiste (...) quelque lueur d'esprit critique* (Semprun, 2003: 129).

Semprun déclare que Malraux représente pour lui *l'écrivain sans conteste*.

Le romancier français fut d'abord une voix anonyme entendue à la radio qui lisait une page de *L'espoir*, l'exécution de Hernández, dont les mots durs, violents et engagés, réveillèrent chez l'adolescent l'envie d'en connaître au plus vite possible l'auteur:

*On s'habitue, à droite à tuer, à gauche à être tué. Trois nouvelles silhouettes sont debout là où se sont trouvées toutes les autres, et ce paysage jaune d'usines fermées et de châteaux en ruine prend l'éternité des cimetières; jusqu'à la fin des temps, ici, trois hommes debout, sans cesse renouvelés, attendront d'être tués.*

*"Vous l'avez voulue, la terre! crie un des fascistes. Vous l'avez!"* (Semprun, 2003: 74).

Cette image de Hernández, le poing levé, attendant le moment de la fusillade devant la fosse commune, était devenue une séquence de son *cinéma intime* (Semprun, 2003: 75).

Il dit apprécier chez Malraux, comme chez Machado, son engagement avec les combattants: *Il a été proche des communistes sans en être tout à fait, il a été ardemment gaulliste sans en être un homme d'appareil. Il s'est toujours situé en marge* (Bermond, 1996)<sup>2</sup>.

C'est ainsi que Semprun adolescent remporta enfin la maîtrise du français. Cette acquisition de la langue, qui se déroula parallèlement aux premiers mois de la vie de Paris, de l'exil, du déracinement, influença le processus de passage à l'âge adulte que nous verrons ensuite: *...l'appropriation de la langue française a joué un rôle déterminant dans la constitution de ma personnalité*, révèle-t-il (Semprun, 2003: 135). C'est pourquoi, des années plus tard, il entreprit la rédaction de son premier roman, *Le grand voyage*, en français, ce qui choqua proches et critiques au moment de la parution: il dit avoir écrit en français ce qu'il avait vécu en français (Bermond, 1996).

<sup>2</sup> Son admiration le conduisit à s'ériger en ordonnateur du hommage à Malraux en 1996; Semprun présida le comité créé à l'époque en vue du transfert de ses cendres au Panthéon. Il s'occupa de l'organisation de colloques et de la programmation de toute sorte d'activités culturelles commémoratives dans le but d'élargir son oeuvre au grand public.

D'autre part, Semprun reconnaissait à la langue française d'autres mérites: fidèle à la devise de la République, celui de la liberté,

*...le succès de l'appropriation de la langue française (...) m'avait introduit dans une communauté idéale où personne ne me demandait de montrer mes papiers d'identité. Ni Gide, ni Giraudoux, ni Guilloux, ni Malraux, ni Sartre, ni Martin du Gard, ni Leiris m'exigeaient un passeport pour m'ouvrir leurs pages...* (Semprun, 2003: 226).

ainsi que ceux de l'égalité et la fraternité:

*...la langue française -nouvelle patrie sans aucune des horreurs du patriotisme; enracinement dans l'universel et non dans un quelconque terroir, ouverture sur le ciel et non sur le clocher...* (Semprun, 2003: 149).

Cette langue merveilleuse, cette terre accueillante, lui offrirent aussi un peu de chaleur dans le froid de l'exil:

*Dans la lumière de cette prose qui m'était offerte je franchissais clandestinement les frontières d'une terre d'asile probable. C'est dans celle universalité que je me réfugiais (Les 1000 vies...).*

Le succès de l'acquisition de cette langue fraternelle et solidaire compensait aussi en quelque sorte la disparition des joies de l'enfance, de la vie de famille *annihilée*, des instants de bonheur volatilisés: *À l'idée de tout bonheur immérité (...) un sentiment aigu de nostalgie me serra le cœur. Une sorte de pressentiment funeste: La fin s'annonçait, de toutes ces joies minimes, inoubliables* (Semprun, 2003: 226).

Voici donc les vers de Baudelaire, choisis comme titre du roman et de quelques chapitres, qui trouvent enfin (ou encore une fois!) sa justification:

*Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres;  
Adieu, vive clarté de nos étés trop courts!*  
(Baudelaire, 1959: 44)

C'est en effet la lecture des *Fleurs du mal* qui dévoila au jeune Semprun les beautés de la langue française:

*Les poèmes de Baudelaire m'ouvrirent l'accès à la beauté de la langue française. A sa beauté concrète et complète, j'entends: beauté du son autant que du sens, prosodique autant que conceptuelle, sensuelle autant que significative.*

*Jusque-là, le français m'avait été presque exclusivement une langue écrite, aux qualités quasiment abstraites. Langue de lecture, donc de silence intime et solitaire* (Semprun, 2003: 61-62).

Mais c'est aussi avec Baudelaire que Semprun découvrit et explora Paris à l'âge de 15 ans. L'enracinement dans la ville qui l'avait bien accueilli, se produisit par la suite: *La place du Panthéon était le centre de l'univers* (Semprun, 2003: 162). Le titre du roman est aussi pour Semprun une expression de son énorme gratitude au poète: ainsi, *donner au récit de cette expérience un titre baudelairien m'a semblé indispensable*, explique le romancier (*Rencontre...*, 1998).

De plus, ce premier vers du poème "Chant d'automne" exprime à la perfection les sentiments éprouvés par l'adolescent espagnol, séparé de sa famille et exilé dans une ville étrange, cette *extrême fatigue de vivre* (Semprun, 2003: 67). En fait,

...à la fin mars 1939, dans le premier mois de la première année de la longue nuit sans sommeil de l'exil<sup>3</sup>. Et (...) je murmure des vers de *Spleen et idéal* de Baudelaire (Semprun, 2003: 68).

Semprun et Baudelaire partageaient à cette époque ce dégoût de la vie, dévorée par l'ennui. Chez le jeune lycéen c'était la solitude morale, le sentiment de découragement et d'isolement par la guerre civile, et le conséquent arrachement violent de l'Espagne qui le conduisirent à la lecture du *spleen* de Baudelaire<sup>4</sup>. D'autre part, l'automne chez le poète français n'a plus le charme lamartien des paysages en accord avec une douce mélancolie; c'est, par contre, l'annonce de l'hiver, de la souffrance physique, et, par correspondance, de l'âme qui sent venir les grandes crises. Les raisons de Semprun pour le choix de ces lectures sont, donc, suffisamment claires. Lorsqu'il s'explique sur la décision de donner ce titre au roman, il déclare:

... *Adieu vive clarté...* (le titre s'est imposé d'emblée, ça ne m'est pas habituel non plus, dès le premier travail sur la nébuleuse narrative en formation) pour la simple raison qu'elle concernait une vie antérieure à l'expérience de Buchenwald<sup>5</sup> (Semprun, 2003: 99).

Mais *Adieu, vive clarté...* est surtout le récit de l'arrachement violent à l'Espagne et l'enracinement parisien, c'est *le récit de la douleur de l'exil*.

Ce récit est d'abord inspiré par la *mélancolie*, qui avait déjà cristallisé, comme nous l'avons vu, avec les vers de Baudelaire, chez le jeune Semprun, installé depuis quelque temps au lycée Henri IV de Paris. D'ailleurs, le roman commence avec la narration du moment où deux religieuses s'occupent d'inventorier ses affaires à la lingerie du lycée. Leur attitude autoritaire mais cyniquement souriante fit que l'adolescent

<sup>3</sup> Cette *nuit sans sommeil de l'exil* fait référence à la vie du paria, en marge de la société savante et des idées dominantes, dont parle Karl Marx. Le jeune Semprun connut *Das Kapital* à travers son père qui en faisait la lecture et l'étude en vue de la rédaction de sa thèse. Semprun rencontra ce livre, trois années après le doctorat de son père, pendant les vacances à Santander, et se demanda pourquoi il l'avait emmené avec lui. Le hasard voulut que ce volume se sauvât ainsi de la destruction totale de la bibliothèque familiale, à Madrid pendant la guerre.

<sup>4</sup> Le mot *spleen* était d'ailleurs déjà entré dans la langue française du XVIII<sup>e</sup> siècle pour désigner un ennui sans cause.

<sup>5</sup> Jorge Semprun fut arrêté en septembre 1943 à Joigny, torturé par la Gestapo, puis déporté en janvier 1994 au camp de concentration de Buchenwald, où il resta jusqu'en avril 1945. Il raconte la terrible expérience de son séjour chez les nazis dans le roman *L'écriture ou la vie*.

les haït depuis son arrivée. C'est, en effet, non seulement la fin des vacances familiales, mais aussi de la vie enfantine, des rires et des jeux, un changement de vie et de décor: *fini l'us et la coutume de la langue maternelle*, conclue-t-il (Semprun, 2003: 17). Cette inspection lui provoqua aussi un sentiment de dénuement, même de violation: *J'avais l'impression d'être dénudé, en voyant ainsi exposés mes sous-vêtements. D'être fouillé au corps, en quelque sorte, forcé dans mon intimité*. Et il ajoute *Il y avait une certitude, infondée mais évidente, d'une fin radicale. Ou d'un commencement absolu (...)...ce geste [l'inventaire] me projetait dans le territoire immense et désolé de l'exil* (Semprun, 2003: 17-18). L'adolescent se sent donc seul, abandonné, déraciné et dépouillé des liens familiaux. La pauvreté matérielle traduit la misère de son esprit: *Je ne possédais plus rien d'autre que ce mince bagage d'interne (...). J'avais été dépossédé de tout le reste* (Semprun, 2003: 18). Il ne lui reste que les souvenirs, plus que s'il avait mille ans...

À Paris, par conséquent, il apprit la nouvelle de la défaite de Madrid. Le lycéen se promenait un après-midi de congé. Soudain, la première page du journal *Ce soir* attira son attention: ce titre de presse touchant et douloureux *blessait mon regard, blessait mon cœur* (Semprun, 2003: 79). Et il ajoute:

*Il m'a semblé alors que la progression de la tache d'humidité grisâtre, sur la feuille de journal affichée, au gré d'une pluie fine, persistante, de printemps, était une métaphore visuelle étrangement ajustée à mes sentiments. Comme si l'ennui angoissé, le mal être, la tristesse physique que j'éprouvais progressaient dans les fibres défaits et molles de mon corps, dans le paysage désolé de mon âme, de la même façon que la trace humide sur cette feuille de journal* (Semprun, 2003: 79).

C'est alors qu'il se rappela des vers de Rubén Darío, écoutés souvent de la voix de son père, lors des soirées familiales à la villa de Santander<sup>6</sup>.

*¿No oyes caer las gotas de mi melancolía?*

*N'entends-tu pas tomber les gouttes de ma mélancolie?* (in Semprun, 2003: 79).

Il sentit les gouttes de pluie qui tombaient du ciel gris de Paris se mélanger avec ses larmes de malheur et d'amertume.

Semprun connaissait presque par cœur une bonne partie de l'œuvre de Rubén Darío. Néanmoins, il ne trouve chez ce poète, comme chez d'autres écrivains qu'il dit aussi admirer, ni les inquiétudes sociales ni l'engagement politique: il ne semble apprécier chez lui que la valeur littéraire et esthétique, les éléments, recherchés et parfois excessifs<sup>7</sup> du plus pur style moderniste, même kitsch. *Et ce kitsch-là n'a jamais dérangé les régimes autoritaires*, affirme-t-il (Semprun, 2003: 81).

<sup>6</sup> Ces vers éveillent aussi la nostalgie proustienne que nous avons évoquée plus haut: *...c'est le même lieu privilégié de ma mémoire qui réapparaît spontanément: le jardin de la villa des vacances d'été, à Santander. Il suffit que l'un de mes frères ou moi-même, évoquions un vers de Rubén, pour que l'image de ce jardin se déploie, touffu d'hortensias et d'azalées* (Semprun, 2003: 83).

<sup>7</sup> Les poèmes de Rubén Darío sont remplis de lacs, de cygnes, de plumes, de paillettes, de soupirs, d'élans du cœur, de silhouettes enlacées et élançées, de lances et d'épées, de roses trémières, de jeunes princesses alanguies, de sanglots automnaux... (Semprun, 2003: 81).

Il faut cependant reconnaître à cette poésie le mérite de bien s'accorder au sentiment de nostalgie qu'il ressentit à ce moment-là:

*Madrid était tombée et ce malheur signait en quelque sorte la fin d'une époque de ma vie. Je m'aventurais désormais sur le territoire inconnu de l'exil, du déracinement. De l'âge adulte, aussi. Comme un adieu à l'enfance, sans doute, la sonorité cuivrée, quelque peu excessive, de la langue impériale d'un poète nicaraguayen réveillait en moi les souvenirs d'un autre temps, révolu (Semprun, 2003: 79).*

Mais après la nostalgie, ce sont *la douleur et la rage* qui prirent la place dans l'esprit du jeune Semprun, qui acquit une maturité d'esprit qui le fit considérer les faits d'un point de vue différent:

*Une colère sombre, aussi au cœur, impuissante mais rageuse. Madrid était tombée et j'étais seul, foudroyé, les larmes montées du tréfonds de l'enfance. Madrid était tombée et c'était comme si on m'avait privé brutalement d'un tranchant de hache, d'une partie de mon corps. De la partie de mon âme la plus pleine d'espérance et de foi. D'une sorte d'espérance et de foi, du moins, quant à la possibilité de renverser le cours des choses.*

*Mais Madrid était tombée et le cours des choses s'était déroulé sous sa forme la plus funeste: destin inéluctable (Semprun, 2003: 71).*

Semprun devint adulte à force des événements. Ces événements et surtout leurs conséquences l'animèrent à prendre parti contre cette guerre qu'il considérait injuste, car elle changea le destin de l'Espagne: *En 1939, c'était Francisco Franco qui nous avait battus, interrompant brutalement la fragile avancée de la modernité démocratique (Semprun, 2003: 70).*

Le jeune Semprun ébaucha donc déjà son idéologie politique. Il montra aussi son désaccord avec l'institution de l'Église avec le récit de la rencontre avec le personnage d'un prêtre qui, un dimanche, prononça un sermon inoubliable pour le jeune Semprun, et qui fut le début d'une discussion avec son père. En effet, ce curé de Parkstraat, en Suisse,...*se lança dans une diatribe d'une rare violence contre les rouges espagnols, appelant à la guerre sainte contre eux, à la croisade de la foi contre les ennemis de l'Église (Semprun, 2003: 22).* Semprun raconte la réaction de José María Semprún:

*...la guerre civile espagnole était, dit-il, pour l'essentiel, avant toute considération de politique internationale, une rébellion militaire contre l'ordre démocratique légitime et pour le maintien des privilèges et des inégalités sociales: un affrontement entre les riches et les pauvres. Comment un homme d'Église pouvait-il, avec autant de brutalité et légèreté, autant d'irrespect de l'Évangile, se prononcer avec tellement de haine sur le conflit espagnol? La doctrine de l'Église n'était-elle pas avant tout inspirée par l'amour du prochain, la défense des humbles, humiliés et offensés? (Semprun, 2003: 23).*

Cet incident fut important et décisif dans la formation de la personnalité du jeune Semprun car il entraîna son éloignement pour toujours de la religion. Par la suite, il sentit avoir perdu la foi de son enfance. Néanmoins, il apprécia plus tard la position

de certains catholiques français comme Jacques Maritain, François Mauriac, Georges Bernanos, les pères dominicains de la revue *Sept*, etc. puisque, *selon divers points de vue, refusaient de considérer l'insurrection militaire en Espagne comme une croisade et ne s'interdisaient pas de dénoncer aussi les crimes commis sous le régime de la Terreur blanche* (Semprun, 2003: 24).

En effet, après la chute de Madrid, la guerre en Espagne était finie. Il raconte alors que la répression fut brutale, presque comparable à celle de Hitler, et qu'elle provoqua des dizaines de milliers de victimes. Pour ceux qui réussirent à fuir, le destin ne fut pas meilleur: les réfugiés en France furent parqués dans des camps de concentration du sud, dans des conditions épouvantables. Semprun exprime sa solidarité envers ses camarades:

*...les miens étaient humiliés, maltraités, dispersés dans le vaste monde. Je ne parle pas seulement des " miens " au sens stricte et étroit, familial: je parle des miens au sens large, au sens plein. Je parle de la communauté souffrante des rouges espagnols, persécutée en Espagne franquiste, éparpillée au vent rude et glacial de l'exil en Europe et dans les Amériques* (Semprun, 2003: 31).

L'arrachement du pays, la douleur de savoir que *l'Espagne toute proche, interdite, [reste] condamnée à n'être qu'un rêve de la mémoire* (Semprun, 2003: 223), cette Espagne *...inaccessible, territoire de l'enfance disparue, d'une vie familiale annihilée...* (Semprun, 2003: 226) éveillèrent en lui des sentiments aussi d'indignation et de rage contre ceux qui semblaient ne pas se rendre compte de l'importance des événements. Ainsi, ce instinct de révolte se manifesta lorsqu'un jour il rencontra à Paris des touristes espagnols, profitant des beautés de la ville, en voyage luxueux:

*Ainsi, l'Espagne existait encore? (...)*

*Ainsi, sans nous, sans moi, malgré la douleur de notre exil, la perte de nos racines, l'Espagne n'était pas morte? Elle n'était pas devenue fantomatique, irréaliste?*

*J'ai regardé passer ces Espagnols, bavards et visiblement heureux (...). Comme si leur aisance vitale m'enfonçait encore davantage dans la solitude bourbeuse d'une agonie. D'une certaine façon de ne plus être au monde, en tout cas. La surprise a été si forte que je n'ai pas eu la présence d'esprit de les insulter ni même de les haïr* (Semprun, 2003: 171).

Jorge Semprun croit, toutefois, au triomphe de la paix, de la justice, de la liberté. Son engagement politique du côté républicain se maintient pour la vie, malgré les conséquences terribles, malgré la douleur, malgré la souffrance. Mais en dépit aussi de la forme de gouvernement en Espagne à l'époque actuelle: il reconnaît à la monarchie parlementaire le mérite d'être *le meilleur système possible pour garantir la démocratie* (Semprun, 2003: 244)<sup>8</sup>. Cela n'empêche, pourtant, qu'il imagine

<sup>8</sup> *La monarquía como institución –dit Semprun– podría ser más discutible, pero la encarnación de la monarquía en la persona del Rey y la Reina en la transición está legitimada. Creo que la experiencia griega de la Reina ha tenido una gran influencia. Ha habido tal unanimidad en que la mejor forma de defender la res publica en esta coyuntura era la monarquía, que incluso gente convencida como yo de que la república es el marco idóneo de la igualdad democrática y la justicia social podemos aceptarla* (Ramoneda, 2000).

qu'au moment de la mort, son corps enveloppé avec le drapeau de la République, *symboliserait simplement une fidélité à l'exil et à la douleur mortifère des miens* (Semprun, 2003: 245).

Nous pouvons donc conclure que le bilan de la vie de Jorge Semprun n'est pas pessimiste, malgré l'angoisse qui envahit ses pages. Par contre, il tire à chaque instant des conclusions qui l'animent à continuer, à écrire, à vivre.

D'abord, il considère que la vie n'est pas la valeur suprême...*quoi qu'en disent, avec la frivolité rhétorique qui souvent les caractérise, tant d'intellectuels de toutes confessions* (Semprun, 2003: 32). La vie a, par contre, un sens relatif:

*Yo creo que el sentido de la vida es vivirla, y añado: para arriesgarla. Es decir, el sentido de la vida es que la vida no es el bien supremo, hay cosas que tienen más valor. La libertad, por ejemplo, la justicia, tienen más valor que la vida. Hay que saber vivir la vida para saber, también arriesgarla* (Semprun, 2001).

Comme si le destin était déjà écrit pour nous au moment de la naissance, sans qu'on ne puisse rien faire pour le changer:

*Même si le hasard ou la chance m'avaient évité de tomber dans le piège de la Gestapo, à Joigny –à Épizy, à proprement parler, sur le chemin de halage, dans la maison d'Irène Chiot–, même si mon maître Maurice Halbwachs n'avait pas agonisé dans mes bras, au block 56 de Buchenwald, j'aurais été ce garçon qui découvrait l'éblouissante infortune de la vie, ses joies aussi, inouïes, à Paris, entre les deux guerres de son adolescence* (Semprun, 2003: 101).

D'ailleurs, c'est, comme le titre d'un autre roman de Semprun, l'écriture ou la vie, l'écriture comme moyen d'exorciser les fantômes du passé, si terrible mais réel:

*Voilà pourquoi, en écrivant, Adieu vive clarté..., il m'a semblé retrouver une liberté perdue, comme si on m'arrachait à la suite de hasards et de choix qui ont fini par me composer une sorte de destin* (Semprun, 2003: 101).

D'autre part, le fait d'avoir survécu à la mort et aussi d'avoir supporté une vie difficile lui donne la conviction d'être immortel:

*Je n'étais pas seulement sûr d'être vivant, j'étais convaincu d'être immortel. Hors d'atteinte, en tout cas. Tout m'était arrivé, rien ne pouvait plus me survenir. Rien d'autre que la vie, pour y mordre à pleines dents* (*Les mille vies...*, 2001).

Cette persuasion lui donne des forces, comme nous l'avons déjà dit, pour faire face à la vie, pour agir, pour écrire. Car la vie, parfois cruelle, nous laisse de temps en temps l'opportunité de nous réconcilier avec elle.

D'autre part, survivant et donc témoin de cette période historique, il se sent obligé de raconter ses expériences, pour ne pas les laisser tomber dans l'oubli. Il est obsédé par l'idée de mettre l'écriture au service de la mémoire. De plus, il est un intellectuel idéologiquement engagé et, par conséquent, sa mémoire est une mémoire sélective. Carlos Fernández parle spécialement de la mémoire des communistes:

*La memoria comunista es, en realidad, una desmemoria, no consiste en recordar el pasado, sino en censurarlo. La memoria de los dirigentes comunistas funciona pragmáticamente, de acuerdo con los intereses y los objetivos políticos del momento. No es una memoria histórica testimonial, es una memoria ideológica.*

Cependant, Semprun qualifie ses livres comme appartenant à ce qu'il a appelé "la literatura testimonial": *Ya no habrá, muy pronto, testimonios directos, en bruto o elaborados, puesto que ya no habrá testigos*, explique-t-il. Et il ajoute: *Dentro de poco, cuando todos habremos muerto, nadie podrá intentar recordar, para compartirlo [el recuerdo] para lanzarlo en desafío al mundo en torno* (Semprun, 2005). Les victimes des camps nazis, ceux qui ont pris les armes lors de la guerre civile, vont vite disparaître. Et il cite à Rachel Ertel<sup>9</sup> pour illustrer ses propos: *Gracias al cuadro de Goya se mantiene el recuerdo de los fusilamientos del Tres de Mayo. Gracias al cuadro de Picasso se conserva la memoria del bombardeo de Guernica* (in Semprun, 2005). Grâce à des romans comme celui de Semprun la mémoire de la douleur de l'exil demeure dans nos esprits.

Dans ces derniers temps, Semprun a goûté l'expérience de l'écriture de son premier livre en espagnol, *Veinte años y un día*, apparu en 2003 et qui a été élu par critiques et par public comme un des meilleurs romans espagnols de l'année; *Pour quelqu'un qui habituellement n'écrit pas en espagnol, ce n'est pas mal*, plaisante l'écrivain (*Les mille vies...*, 2001). Ce retour à la langue maternelle, serait-il par hasard sa manière de repousser la mémoire de l'exil, de la déportation, de tant de souffrance? Le bonheur de la paix et la liberté déjà installée dans son pays, sont peut-être venues l'inspirer? Cette langue qui ne cessa pas pour autant de lui appartenir, qu'il ne cessa jamais d'aimer, le reçoit avec la joie d'une mère qui rencontre, enfin, son fils.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

### Livres:

- BAUDELAIRE, C. (1959): *Les Fleurs du Mal*, Classiques Larousse, Paris.  
SEMPRUN, J. (2003): *Adieu, vive clarté...*, Gallimard, Coll. Folio n° 3317, Paris.

### Articles:

- ALAMEDA, S. (1994): "El triunfo de los deportados. Entrevista con Jorge Semprún" in *El País Dominical*, 5/6/1994  
(version électronique: <http://vespito.net/historia/semprun/html>) [02/04/2004]  
BERMOND, D. (1996): "Entretien à Jorge Semprun" in *Lire*, novembre (version électronique: <http://www.lire.fr/entretien/asp/idC=31956/idTC=4/idR=201>) [17/03/2005]

---

<sup>9</sup> Rachel Ertel est Docteur ès lettres, professeur à l'université de Paris-VII. Elle est écrivain, traductrice de littérature yiddish et américaine et spécialiste en culture juive.

- FERNÁNDEZ, C.: "Estrategias de la memoria en la obra de Jorge Semprún", *Historia, Antropología y Fuentes Orales*, n° 32 in <http://www.revistas culturales.com/imprimirArticulo.php?cod=247> [02/08/2005]
- FOTTORINO, Eric "La mémoire du coeur de Jorge Semprun", in *Le Monde*, version électronique: [http://www.lemonde.fr/web/imprimer\\_element/0,40-0@2-641295,50-672969,0.html](http://www.lemonde.fr/web/imprimer_element/0,40-0@2-641295,50-672969,0.html) [02/08/2005]
- RAMONEDA, J.: "ETA es el único rescoldo del pasado", entrevista con Jorge Semprún, *El País*, versión electrónica: <http://www.elpais.es/especiales/2000/franco/semprun.htm> [15/07/2005]
- "Jorge Semprun. L'écriture ou la vie" in *Légendes*, version électronique: <http://www.cg95.fr/biblio/bdvo/europe/semprun/htm> [02/04/2004]
  - "Jorge Semprún: Soy un deportado de Buchenwald", *El País*, suplemento *Babelia*, sábado 19 de mayo de 2001, versión electrónica <http://www.elpais.es/suplementos/babelia/20010518/02.html> [02/08/2005]
  - "Les mille vies d'un immortel" in *Les Mots du Cercle*, n°20, Gallimard, 2001.
  - "Rencontre avec Jorge Semprun, à l'occasion de la parution d'*Adieu, vive clarté...*(1998)" (version électronique: <http://www.gallimard.fr/catalogs/entretien/01035271.htm> [17/03/2005])
- SEMPRUN, J. (2005): "El holocausto 60 años después", in *El País semanal*, 23/01/2005.